

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Question d'esthétique

C'est pour quand le paradis... de Claude LeBouthillier

Claude LeBouthillier, *C'est pour quand le paradis...*, Moncton, les éditions d'Acadie, 246 p.

André Vanasse

Number 38, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1985). Review of [Question d'esthétique : *C'est pour quand le paradis...* de Claude LeBouthillier / Claude LeBouthillier, *C'est pour quand le paradis...*, Moncton, les éditions d'Acadie, 246 p.] *Lettres québécoises*, (38), 18–19.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Question d'esthétique

C'est pour quand le paradis... de Claude LeBouthillier

Toute confession n'est admirable que si elle est transsudée par l'écriture. Aimer, souffrir, mourir, tel est le lot de tous. C'est une expérience si commune qu'elle ne vaut même pas d'être dite. Celui qui prend le risque de l'écrire se doit d'y mettre la forme même si, pour ce qui la concerne, Mallarmé ait eu raison: tout effort scripturaire ne produit qu'inanité sonore. Du vide. Ou plutôt du vent lequel, malgré la légèreté de son mouvement, crée, si le souffle qui l'anime est maîtrisée (et c'est là le miracle), une ineffable musique. Celle qu'a connue le vrai Ulysse. Celle qui l'obligea, lui le héros mythique, à se faire ligoter au mat de son navire pour résister au chant des sirènes. S'il ne l'avait pas fait, il aurait, comme tous les autres avant lui, plongé en mer pour y découvrir que ces ensorceleuses, ces blanches déités comme les qualifiait Proust dans sa description de la baignoire de la princesse de Guermantes, n'étaient que de pauvres esseulées, mi-chair mi-poisson, éternellement condamnées à chanter, ne pouvant ouvrir leurs jambes pour y jouir, humides et égarées, précisément parce qu'un dieu possessif et jaloux, Poséïdon pour ne pas le nommer, les avait ficelées comme de vulgaires saucissons en ayant cependant bien pris soin de les recouvrir de somptueuses écailles de poisson.

Cette réflexion — oh! combien proustienne — je l'ai couchée sur papier au moment où je m'apprêtais à lire les derniers chapitres du roman de Claude LeBouthillier *C'est pour quand le paradis...*¹. Elle résume fort bien le point de

vue esthétique qui est le mien concernant la confession ou l'autobiographie.

Je n'y peux rien. Il m'est impossible de concevoir le contenu sans la forme qui l'habille de sorte que, pour moi, toute création littéraire, quelle qu'elle soit, se doit de réaliser la difficile synthèse de ces deux éléments.

Cette exigence explique en grande partie les critiques sévères que j'ai portées sur certains romans autobiographiques. En contrepartie, mes jugements les plus dithyrambiques ont souvent eu pour objets des oeuvres qui relevaient du même genre. J'en prends pour preuve *Jos Connaissant* et *Don Quichotte de la démanche* de Victor-Lévy Beaulieu ou cette réussite admirable qu'est *Le Semestre* de Gérard Bessette. Dans les deux cas on ne peut expliquer l'impact qu'ils ont connus qu'à cause du traitement particulier fait à la matière autobiographique. À ce titre peut-on comparer *Mes romans et moi* (de Gérard Bessette) au *Semestre* (du même auteur)? À mon avis toute comparaison ne peut se faire qu'au désavantage de *Mes romans et moi* parce que le narrateur n'a pas su prendre suffisamment de distance par rapport à son sujet pour en faire ce que je me plais à appeler une oeuvre d'art.

Bien sûr la comparaison est boîteuse: *Mes romans et moi* est une autobiographie commentée par le psycho-criticien Gérard Bessette lui-même. Juge et partie, il se laisse leurrer par sa méthode croyant pouvoir porter le même regard objectif sur son oeuvre que s'il s'agissait de l'oeuvre d'un autre. L'exercice se révèle

donc extrêmement périlleux, l'auteur étant incapable de prendre la distance nécessaire pour nous convaincre de l'absolue objectivité de sa démarche.

Par contre, dans *Le Semestre*, Gérard Bessette évite admirablement le piège en se situant de plain pied dans la fiction. Le narrateur n'est plus Gérard Bessette mais un avatar de lui-même, autre lui-même susceptible de se plier aux exigences du récit. Ici tout est possible: l'auteur peut dire la vérité ou la maquiller selon ses désirs. Et c'est en ce sens, à cause de cela précisément, que *Le Semestre* nous accroche d'un bout à l'autre. Peut-être n'y a-t-il qu'une infime part de mensonge, peut-être ce roman a-t-il été inventé de toutes pièces à partir de quelques rares éléments autobiographiques mais qu'importe puisque l'ensemble y trouve une unité esthétique qu'on ne perçoit pas dans *Mes romans et moi*.

L'autobiographie pose avec acuité la question de la vérité. Un texte autobiographique doit-il se conformer à la vérité ou produire un «effet» d'authenticité? Il n'est que de se rappeler les grands maîtres du genre (Montaigne, Rousseau, Miller) pour comprendre que, dans tous les cas, ces derniers ont préféré préserver l'authenticité du genre, c'est-à-dire la vérité esthétique, plutôt que de respecter la vérité biographique.

Tel n'est pas, à mon avis, le cas de *C'est pour quand le paradis...* Voici donc une confession qui, par certains aspects, me paraît tout à fait exemplaire. Le personnage principal, Ulysse, psychologue de profession, raconte, sans aucune pudeur, le difficile cheminement qui fut sien au cours des sept ou huit années qui ont marqué son entrée dans la vie adulte. *Le Mal Castré* aurait pu être le titre de ce récit qui narre les douloureuses expériences sexuelles du personnage.

Élevé dans une Acadie sévère et profondément religieuse, Ulysse constate à son corps défendant, qu'il a été bien mal

préparé pour affronter la vie. Le milieu familial qui a été le sien, l'éducation qu'il a reçue le rendent quasi inapte à entreprendre une vie de couple normale. À cela s'ajoute la rencontre d'une charmante Montréalaise qui, moyennant rétribution, lui procure une décharge rapide et, en prime, un gentil microbe vénérien. «Dix jours plus tard surgirent les douleurs, la pourriture, la panique (p. 29)», dira le narrateur sans se douter que ce serait là le programme de son existence lui qui ne réussira jamais à se défaire d'une uréthrite qui lui créera les pires ennuis activant un complexe de castration à ce point grave qu'il basculera à plusieurs reprises dans ce qui ressemble à une psychose hallucinatoire. Couteaux, haches, ciseaux, tout objet tranchant ou contondant provoque chez lui une véritable obsession.

Inutile de dire que, dans ces circonstances, la vie sexuelle d'Ulysse sera gravement perturbée. Incapable d'assurer une relation durable, il ira d'échec en échec. Après un premier mariage raté avec Éva, il croira trouver le bonheur avec Katia. «Même échec (p. 158)» dira-t-il. Ulysse mettra fin à la série des «a» pour se tourner vers un nom lourd de signification symbolique: Lou-Salomé. Pas plus heureux que Nietzsche, il découvrira un peu tard qu'il n'est pas facile de fréquenter une femme dont l'homonyme a médisé (au sens littéral du mot) Freud lui-même.

À dire vrai, Ulysse est incapable de se fixer, cherchant avec angoisse la Femme qui lui procurerait la paix tant désirée.



Tel un moustique affolé, il se lance vers la lumière sans se douter qu'à chaque fois il se brûlera les ailes. Rebecca (souvenir biblique), Pénélope (rencontrée en Grèce), Consuelo (un rêve mexicain?) se succèdent sans qu'il trouve à calmer l'anxiété qui l'étreint, sans qu'il réussisse surtout à effacer ce complexe de castration, ce besoin d'auto mutilation contre lequel, du reste, gestaltiens, gourous, cartomanciennes, rogériens, voyantes, bio-énergéticiens, psychanalystes, hypnologues ne peuvent rien.

À ce sujet, le roman se termine sur une note qui me paraît symptomatique sinon drolatique: «Après avoir exploré tous les recoins de la médecine traditionnelle, de la psychologie ordinaire et parallèle, des techniques de visualisation utilisées dans des approches psychosomatiques du cancer, après avoir barboté dans l'ésotérisme, l'eau des pyramides et la médecine naturelle, une guérison se dessinait pour moi avec la médecine homéopathique, une médecine de l'avenir qui travaille au niveau de l'atome par une sorte de caresse des cellules (p. 242)». Et Ulysse d'entretenir l'illusion d'une éventuelle guérison!

Ce rapide résumé pour bien indiquer le caractère introverti du personnage et son incapacité à se détacher de son moi légèrement haïssable. Mais peut-on en vouloir à ce Ulysse qui n'est pas responsable de son comportement? Ne s'est-il pas laissé peindre par celui qui lui donnait forme lequel, sûrement conscient de la valeur socio-historique de ce qu'il racontait, a par contre (et cela me semble dommage) oublié d'en faire un personnage littéraire trop occupé qu'il était à le faire à son image. Ainsi Ulysse a raté l'occasion de devenir un modèle auquel le lecteur se serait spontanément identifié, un Ulysse acadien (après l'Ulysse irlandais de Joyce), éternel voyageur, fils en fuite, ne désirant d'aucune façon se faire emmailloter par une Pénélope antique pas plus que par une Évangéline acadienne précisément parce qu'il refuse l'Éden.

Il se peut que ma description fût au coeur même du projet de Claude LeBouthillier. Si tel est le cas, je crois qu'il n'a pas réussi à nous convaincre, sans doute parce qu'il a été incapable d'utiliser la matière brute expérientielle pour en faire une oeuvre d'art. Cela se perçoit non seulement à cause de l'écriture dont



Claude LeBouthillier

la maîtrise laisse à désirer mais dans l'organisation même du récit qui n'arrive pas à s'échapper du soliloque qui l'étouffe à la fin.

Je sais que j'exige trop de Claude LeBouthillier. Vouloir qu'il soit Homère, c'est demander l'impossible à un auteur qui en est à ses premières armes. Mais je ne peux m'empêcher de le faire considérant que le sujet me paraissait absolument fascinant d'autant plus que l'auteur, psychologue de profession, le connaissait à fond. Ainsi il aurait pu, à partir de son héros, tracer non seulement le portrait de l'Acadie des années 70 mais, du même coup, celui de l'Amérique entière tout à coup furieusement saisie du désir d'aller au fond d'elle-même, cherchant frénétiquement à découvrir, par la voie de la thérapie, le sentier, la trace d'un dieu caché qui se terre en nous et qui n'attend qu'un baiser pour ouvrir les yeux.

Cette fascinante quête était à la portée de sa main. Il suffisait de la tendre... juste un peu plus loin. □

1. Claude LeBouthillier, *C'est pour quand le paradis...*, Moncton, les éditions d'Acadie, 246 p.